

**« Avant-propos - Dossier Voix de femmes de la francophonie »**

Cynthia Fortin et Michel Nareau

**Pour citer cet article :**

Fortin, Cynthia et Michel Nareau. 2003. «Avant-propos - Dossier Voix de femmes de la francophonie», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/fortin-nareau-5>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Fortin, Cynthia et Michel Nareau. 2003. «Avant-propos - Dossier Voix de femmes de la francophonie», *Postures*, Dossier «Voix de femmes de la francophonie», n°5, p. 5-8.

Pour communiquer avec l'équipe de la revue *Postures* notamment au sujet des droits de reproduction de cet article : [postures.uqam@gmail.com](mailto:postures.uqam@gmail.com)

## AVANT-PROPOS

Cynthia Fortin et Michel Nareau

A travers les textes de ce numéro de la revue *Postures*, se profile un mouvement de va-et-vient, de ressac créateur entre les écrivaines étudiées et les auteures des textes, comme si émergeait au fil des pages un espace de relais et de partage de la voix au féminin. Se dessine en effet, au cœur du dossier « Voix de femmes de la francophonie », des voie/voix où voyagent celles des écrivaines pour rencontrer celles des étudiantes. L'enlacement de ces voix en vient à établir un dialogue, une véritable filiation au féminin. Aussi, le foisonnement des femmes – auteures et écrivaines – dans ce cinquième numéro atteste-t-il de ce mouvement circulaire de la parole et n'est pas étranger à une certaine solidarité intellectuelle au féminin.

En tenant compte du fait que, historiquement, la prise de parole ne va pas de soi pour les femmes, *Postures* permet, à sa façon, de transgresser doublement cette contrainte : d'une part, en donnant voix à de nombreuses jeunes chercheuses dont les travaux de premier ou de deuxième cycle universitaire avaient toutes les chances de demeurer muets et privés, et ce, en leur offrant un espace de publication et de diffusion, et, d'autre part, en participant, quoique modestement, à la légitimation et à la consécration, dans le champ littéraire, d'écrivaines souvent excentrées et marginales.

Cette symphonie de voix d'ici et d'ailleurs, orientée vers divers horizons théoriques et conceptuels, concourt assurément à montrer la vitalité des études

féministes en littérature et la diversité de ses avenues. Dans cette optique, il apparaît pertinent qu'un numéro de *Postures* s'attarde à ce champ de recherche en émergence et en constante renégociation, et qui s'avère d'une indéniable contemporanéité. En cela, le dossier « Voix de femmes de la francophonie » reflète, à notre sens, l'intérêt avéré des étudiantes pour ces questions qui relèvent de la littérature des femmes et de la critique au féminin.

Précisément, le dossier contient des textes variés qui interrogent la problématique de l'énonciation au féminin selon plusieurs perspectives. Ainsi, des articles couvrent la production africaine récente, d'autres s'attardent au corpus québécois – avec un intérêt marqué pour l'écriture migrante –, sans que ne soit oubliée la production française, qui est étudiée hors de ses canons institutionnels. Cet intérêt pour la diversité se retrouve également dans le genre littéraire des textes. Avec des études traitant d'œuvres poétique, romanesque, épistolaire et théâtrale, nous espérons brosser un portrait représentatif de la production littéraire des écrivaines de la francophonie et présenter un état actuel de la question.

Les articles du dossier cherchent à montrer comment l'énonciation au féminin parvient à transformer les représentations de genres sexuels, notamment en s'intéressant à la question de la prise de parole et à celle de l'agentivité des femmes. En cela, ils évoquent les transgressions, les modes de mise en discours, les déplacements et les indéterminations qui participent à créer un espace propice afin que les femmes puissent se dire au monde. D'abord, Caroline Giguère retrace les fonctions exercées par l'épistolaire dans *Une si longue lettre*, de l'écrivaine sénégalaise Mariama Bâ. Elle postule que ce choix générique, qui préconise l'échange, assure un espace de parole pour les femmes tout en permettant leur intégration à l'espace public par un jeu sur le destinataire. Il en résulte un travail de transgression générique. Myriam Dussault, quant à elle, étudie, dans *Tu l'appelleras Tanga*, les modalités par lesquelles la Camerounaise Calixthe Beyala évoque l'aliénation féminine et postcoloniale. En liant le corps féminin à la ville, la romancière représente les espaces de déni, notamment de la sexualité, tout en insistant sur la valeur transgressive de la parole pour se réapproprier ces lieux.

Dans sa réflexion sur le recueil poétique *Geste* d'Anne-Marie Alonzo, Josée-Anne Lapiere dresse un parallèle entre l'écriture au féminin et le déplacement, en montrant de quelles façons l'esthétique propre à Alonzo instaure une oscillation entre catharsis individuelle et célébration de la solidarité féminine. Pour elle, l'écriture intime devient un pont qui assure un partage avec l'Autre. Cynthia Fortin, de son côté, montre comment le bavardage et les autres formes de langage, dites

mineures, sont utilisés dans *Les voix du jour et de la nuit* de Mona Latif Ghattas, par les personnages féminins, afin qu'ils émergent de leur double marginalisation, tant sexuelle que culturelle. En réhabilitant ces formes langagières, Latif Ghattas indique que la prise de parole constitue une affirmation de la voix des femmes migrantes où l'hybridité supplante la fixité des discours normatifs. Dans un autre article traitant de littérature migrante, Amélie Coulombe-Boulet utilise les travaux de Julia Kristeva sur l'abjection pour comprendre les liens entre la mère et la fille dans *L'ingratitude* de Ying Chen. La mère omnipotente apparaît comme une entrave à l'individualisation de la fille qui ne parvient pas à tisser un lien de filiation, d'où une volonté radicale de rupture. Une autre étude est marquée par la question de la transgression. En effet, l'analyse de Marie-Hélène Lemieux, à propos de *Laura Laur* écrit par Suzanne Jacob, aborde les diverses façons dont l'héroïne inscrit un espace qui lui est propre et forge son agentivité. Le manque et l'absence transforment les voix narratives et représentent les moyens employés par Laura pour se constituer une identité individuelle. Encore, pour Sophie Ménard, la problématique de l'identité s'avère déterminante. En cernant la signification des doubles dans *Instrument des ténèbres* de Nancy Huston, elle parvient à noter le jeu des oppositions. L'identité féminine émerge alors des articulations créées entre les antagonismes et permet à la narratrice d'investir le champ de l'écriture.

La prise de parole et la mise en discours de l'expérience féminine ne peuvent faire l'économie du rapport au corps et à la sexualité. Deux articles s'attardent à penser cette problématique à partir d'un corpus souvent déconsidéré : la littérature érotique. D'abord, Annie Gingras met en lumière la représentation ambiguë et réaliste de la sexualité dans *Bordeline* de Marie-Sissi Labrèche où la protagoniste hésite entre un rapport franc et libéré à son corps et entre les contraintes sociales qui la limitent. Le corps en tant qu'espace intermédiaire est un lieu complexe d'énonciation où l'ordre masculin est encore présent. Ensuite, Julie Ouellette interroge l'imaginaire des orifices dans *Baise-moi* de Virginie Despentes et dans *Histoire d'O* de Pauline Réage. L'écriture pornographique au féminin sert ici à transformer le rapport à la pénétration et à redéfinir l'hétéronormativité sexuelle en excentrant le phallus. Ces écrivaines cherchent à renverser le rapport pénétrant/pénétré par l'usage de la violence. Dans un tel contexte, la mise en discours de la sexualité périphérique procède d'un travail de transgression des représentations de genres.

Julie Lachapelle enfin clôt le dossier en étudiant la signification de la contrainte du genre dans *Sphinx* d'Anne Garreta. Le travail d'asexuation interroge l'énonciation, les identités individuelle et générique, pour cerner l'espace de

l'irrésolution et de l'intermédiaire. Sous cet angle, émerge la question du rapport entre l'être humain et l'espace extérieur, marqué par la ville, la machine et l'artifice. Dès lors, l'absence de distinction rend difficile le rapport à l'Autre.

La revue est complétée par deux textes hors-dossier et par une réflexion libre. Sophie Normandin se consacre au Popol Vuh et au calendrier des Mayas Quichés afin de montrer comment le texte fondateur de cette nation autochtone est marqué par une conscience de la fin et une surdétermination temporelle qui régit les actions sociales. Pour sa part, Véronique Pépin dresse un portrait de la dramaturgie québécoise contemporaine à partir des exemples de Wajdi Mouawad et de François-Étienne Paré, afin de faire ressortir l'importance du rituel et de l'énonciation dans les nouvelles productions théâtrales. Éric Paré, quant à lui, explore, dans une réflexion libre, les topoï de l'esthétique d'Hélène Cixous à partir d'une analyse tripartite qui s'attarde à faire résonner le rapport à l'intériorisation.

Enfin, nous souhaitons souligner l'apport inestimable de certaines collaboratrices et de certains collaborateurs à la parution de ce cinquième numéro de la revue *Postures*. D'abord, sans l'heureuse initiative, en 1997, d'une poignée d'étudiantes et d'étudiants qui ont eu l'idée et la passion de mettre sur pied le premier numéro de ce qui allait devenir la revue telle que nous la connaissons, il nous aurait été impossible de prendre le relais d'un projet aussi pertinent. Nous tenons ainsi à saluer les équipes ayant œuvré sur les numéros précédents de *Postures*, particulièrement Alexandre Jacques, et à les remercier de leur soutien et de leur conseils. Ensuite, nous remercions Jonathan Lamy et Nova Doyon de leurs lectures attentives et pointilleuses, de leur travail sur les textes et de leurs judicieuses remarques. Sans leur collaboration rigoureuse, la mise en œuvre de ce dossier aurait été d'autant plus laborieuse. C'est également le cas de Julie Lachapelle et de son équipe de correction, Karine Guillemette, Edith Sans Cartier et Marise Mathieu, dont l'expertise nous a été essentielle. Merci à Simon Banville, qui a permis aux mots et aux concepts de se matérialiser en réalisant la mise en pages et la conception de la couverture à partir des images gracieusement fournies par Marie-Claude Viau, ainsi qu'à Amélie Coulombe-Boulet pour son apport précieux en ce qui a trait à la logistique. Finalement, merci à Lori Saint-Martin qui a généreusement accepté de participer au présent numéro et qui s'avère, pour plus d'une, à l'origine de cette passion pour la littérature des femmes.

Cédons à présent la parole à celles dont les voix, nous l'espérons, sauront susciter chez vous intérêt et enthousiasme. Bonne lecture.